

Cahiers Internationaux de Théologie Pratique

Chronique n°83 – Visite papale UCLouvain 2024

Regard écoféministe ou la place des femmes

Françoise BERDAL-MASUY, Catherine CHEVALIER, Geneviève FABRY,
Marcela LOBO BUSTAMANTE, Charlotte LUYCKX, Justine MANUEL, Maelle RIXHON,
Flore XHONNEUX

À l'occasion des 600 ans des deux Universités KU Leuven et UCLouvain, le pape François leur a rendu visite. À l'UCLouvain, la rencontre s'est voulue comme un dialogue autour de l'encyclique Laudato si', pour honorer à la fois le texte publié par le pape en 2015 et l'engagement pour la transition écologique que l'UCLouvain veut mettre à son agenda. La préparation de cet échange a été confiée à cinq ateliers : éco-anxiété, inégalités, racines philosophiques, écoféminisme et place des femmes, solidarité et sobriété. Les apports des cinq groupes ont été repris dans une lettre adressée au pape François, lue par Geneviève Damas (auteure, comédienne et metteuse en scène) lors de la séance du 28 septembre à l'Aula Magna en présence du pape François (cf. <https://uclouvain.be/fr/decouvrir/events/rencontre-avec-le-pape-francois.html>). C'est l'apport de l'atelier sur « écoféminisme et place des femmes » qui est ici publié.

La question de la place des femmes devait être évoquée dans nos échanges ici à l'UCLouvain, alors que nous accueillons notre première rectrice après 600 ans d'histoire de notre université. Si cette question se fait toujours plus manifeste dans nos sociétés, et qu'elle s'invite timidement dans le champ académique, elle reste toutefois la grande absente de l'encyclique *Laudato si*. Alors que les autres groupes de travail ont pu partir d'extraits signifiants, il nous a fallu un travail d'analyse plus approfondi pour expliciter les liens entre genre et écologie à partir de l'encyclique.

Ce dont il est fait mention dans la lettre encyclique, et que nous pourrions mettre en lien avec certaines préoccupations féministes, c'est la question du « soin » : il est essentiel de prendre soin du monde, notre maison commune, et du vivant dans son ensemble, dont nous faisons partie. Mais cette importance du soin est un concept à double tranchant car tout en permettant la reconnaissance de tâches encore aujourd'hui majoritairement portées par les femmes, il peut se traduire par une assignation de celles-ci à ces tâches au nom d'une propension « naturelle » qui renforce la division sexuelle du travail. La théologie catholique a d'ailleurs eu tendance à renforcer cette division via sa « théologie de la femme », qui exalte leur rôle maternel tout en interdisant leur accès aux ministères ordonnés.

L'encyclique parle également de la générosité et de la gratuité, qui doivent s'exprimer dans la prise en compte sociale des droits fondamentaux des plus défavorisés. Mais l'idéal de justice sociale qui y est promu n'est pas étendu à la justice de genre : elle passe sous silence le fait que la pauvreté est encore majoritairement féminine et que ce sont les femmes qui ont subi et subissent encore le plus cruellement le système de domination dénoncé à plusieurs reprises dans le texte. Actuellement, plus de 10% d'entre elles dans le monde vivent dans l'extrême pauvreté et en Belgique il y a deux fois plus de femmes que d'hommes en situation de pauvreté individuelle.

Certes *Laudato si* souligne la nécessité de remettre profondément en question le modèle de domination hiérarchique et pyramidal en place, dont on peut trouver des racines dans une certaine interprétation de la Genèse, mais elle ne semble pas en avoir tiré les conséquences dans l'organisation de l'Eglise. En effet, ce modèle de domination a pris entre autres dans l'Eglise la forme du cléricalisme, largement dénoncé dans d'autres documents ecclésiaux récents ; les avancées en matière de synodalité traduisent cette recherche d'une plus grande horizontalité et parité. En revanche, nous regrettons que la question du diaconat féminin soit retirée de l'agenda du Synode.

Laudato si porte les germes d'une réflexion prometteuse pour l'inclusion de toutes et de tous. Mais comme souvent dans l'histoire de l'Eglise, les femmes ont été invisibilisées. Invisibilisées dans leurs vécus, qui sont à l'image des femmes, multiples, elles l'ont également été pour leurs apports intellectuels. En effet, bien qu'ayant travaillé depuis des décennies sur les questions soulevées par l'encyclique, aucune théologienne contemporaine n'est citée. Certes une encyclique n'est pas un article scientifique, mais il est bon de rappeler que Elizabeth Johnson, Sallie Mac Fague, Ivone Gebara, Rosemary Radford Ruether, Mary Judith Ressa, Dorothée Sölle, Catharina Halke et bien d'autres théologiennes ont étudié et dénoncé les liens intrinsèques entre domination de la nature et domination des femmes, esquissant des voies inspirantes pour penser un écoféminisme chrétien. Ces écothéologiennes ont souligné que ces deux dualismes s'intégraient dans un ensemble de dualismes hiérarchisés, accordant une prévalence aux hommes, à la transcendance, à la raison, à l'esprit et à la culture au détriment des femmes, de l'immanence, des émotions, du corps (et de la sexualité) et de la nature. L'encyclique ne questionne pas ce schème conceptuel : elle endosse la vision dualiste et genrée qui place un Dieu Père face à une Terre-mère. Tout se passe comme si l'objectif était de rendre ses lettres de noblesse à la Terre, comme principe féminin, sans questionner le schéma dualiste implicite.

Cette conception a des conséquences sur la manière de vivre la transition écologique. En effet, face à la destruction écologique actuelle, l'humanité ressent la nécessité de se donner des limites. Le recours, dans l'encyclique, à l'image du Dieu-Père et maître pourrait induire que seule l'autorité masculine est susceptible de nous en fournir. En atteste le paragraphe 75: "La meilleure manière de mettre l'être humain à sa place, et de mettre fin à ses prétentions d'être un dominateur absolu de la terre, c'est de proposer la figure d'un Père créateur et unique maître du monde" (*Laudato si* §75). Cette image du Dieu père et maître ne remet pas en question l'un des paradigmes pourtant très problématiques de la modernité : la volonté de maîtrise sur le monde. D'un point de vue écoféministe, il nous apparaît qu'une existence au service de la vie, imprégnée de l'amour pour les humains et les non-humains, intégrerait les

limites, non dans un mouvement de soumission à un père présenté comme extérieur à la Création, mais dans un mouvement d'adhésion à la dynamique de la vie elle-même.

De nombreuses théologiennes féministes et écoféministes ont dénoncé le caractère "idolâtre" de cette exclusive accordée aux métaphores masculines dans la théologie chrétienne dominante. Elles ont montré que la Bible contient également des images féminines de Dieu: la Sagesse/ sophia, l'Esprit/ Rouah par exemple. Elles ont souligné l'importance de proposer des métaphores alternatives pour symboliser Dieu : Dieu-e, Dieu-mère, surtout Dieu père et mère (Ruether), ou encore « source de vie ». Ce que montrent ces recherches sur les mots et les symboles, c'est bien sûr qu'aucun mot, aucune image, qu'elle soit féminine ou masculine, n'épuise le mystère divin.

Ce mystère, par ailleurs, comme nous le dit l'encyclique elle-même, ne s'assimile pas à une transcendance extérieure au monde : "Les évêques du Brésil ont souligné que toute la nature, en plus de manifester Dieu, est un lieu de sa présence. En toute créature habite son Esprit vivifiant qui nous rappelle à une relation avec lui. " (*Laudato si* §88). Une telle vision pourrait permettre l'élaboration d'une écologie chrétienne au-delà des catégories dualistes séculaires qui ont eu des implications si négatives pour la considération des femmes et de la nature. Elle est favorable à la perception de la sacralité du corps et du monde vivant, invitant toutes et tous à en prendre soin.

Françoise BERDAL-MASUY, professeure

Catherine CHEVALIER, professeure

Geneviève FABRY, professeure

Marcela LOBO BUSTAMANTE, professeure

Charlotte LUYCKX, professeure

Justine MANUEL, professeure

Maelle RIXHON, chercheuse

Flore XHONNEUX, assistante